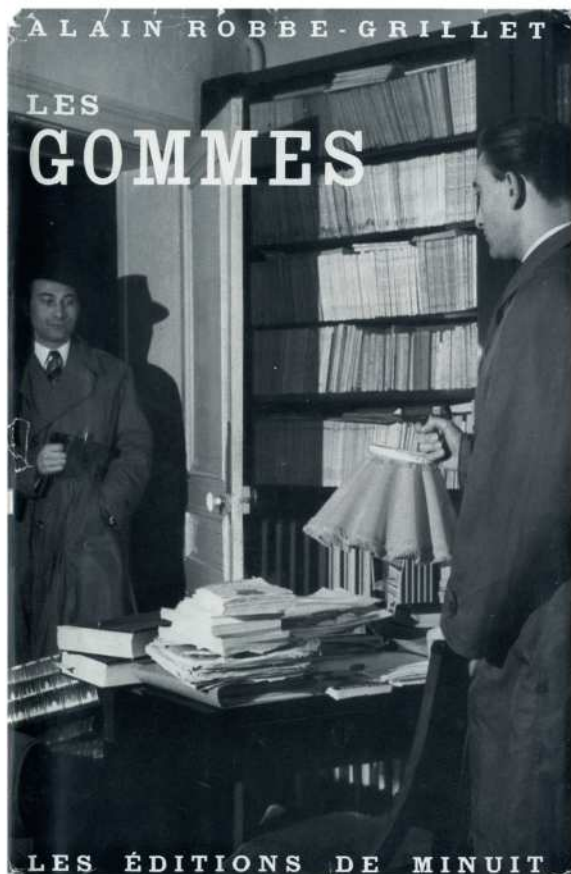


ALAIN
ROBBE-GRILLET
LES GOMMES



LES GOMMES

DU MÊME AUTEUR



- UN RÉGICIDE, *roman*, 1949.
LES GOMMES, *roman*, 1953 (« double », n° 79).
LE VOYEUR, *roman*, 1955.
LA JALOUSIE, *roman*, 1957 (« double », n° 80).
DANS LE LABYRINTHE, *roman*, 1959.
L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD, *ciné-roman*, 1961.
INSTANTANÉS, *nouvelles*, 1962.
L'IMMORTELLE, *ciné-roman*, 1963.
POUR UN NOUVEAU ROMAN, *essai*, 1963.
LA MAISON DE RENDEZ-VOUS, *roman*, 1965.
PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK, *roman*, 1970.
GLISSEMENTS PROGRESSIFS DU PLAISIR, *ciné-roman*, 1974.
TOPOLOGIE D'UNE CITÉ FANTÔME, *roman*, 1976.
SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR, *roman*, 1978.
DJINN, *roman*, 1981.
LA REPRISE, *roman*, 2001.
C'EST GRADIVA QUI VOUS APPELLE, *ciné-roman*, 2002.
LA FORTERESSE, *scénario pour Michelangelo Antonioni*, 2009.

Romanesques

- I. LE MIROIR QUI REVIENT, 1985.
II. ANGÉLIQUE OU L'ENCHANTEMENT, 1988.
III. LES DERNIERS JOURS DE CORINTHE, 1994.

Chez d'autres éditeurs

- LE VOYAGEUR. Textes, causeries et entretiens, 1947-2001,
Christian Bourgois, 2001.
SCÉNARIOS EN ROSE ET NOIR. 1966-1983, *Fayard*, 2005.
PRÉFACE À UNE VIE D'ÉCRIVAIN, *Le Seuil*, 2005.
UN ROMAN SENTIMENTAL, *Fayard*, 2007.
POURQUOI J'AIME BARTHES, *Christian Bourgois*, 2009.

ALAIN ROBBE-GRILLET

LES GOMMES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1953-2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

« Le temps, qui veille à tout,
a donné la solution malgré toi. »

SOPHOCLE

prologue

1 Dans la pénombre de la salle de café le patron dispose les tables et les chaises, les cendriers, les siphons d'eau gazeuse ; il est six heures du matin.

Il n'a pas besoin de voir clair, il ne sait même pas ce qu'il fait. Il dort encore. De très anciennes lois règlent le détail de ses gestes, sauvés pour une fois du flottement des intentions humaines ; chaque seconde marque un pur mouvement : un pas de côté, la chaise à trente centimètres, trois coups de torchon, demi-tour à droite, deux pas en avant, chaque seconde marque, parfaite, égale, sans bavure. Trente et un. Trente-deux. Trente-trois. Trente-quatre. Trente-cinq. Trente-six. Trente-sept. Chaque seconde à sa place exacte.

Bientôt malheureusement le temps ne sera plus le maître. Enveloppés de leur cerne d'erreur et de doute, les événements de cette journée, si minimes qu'ils puissent être, vont dans quelques instants commencer leur besogne, entamer progressivement l'ordonnance idéale, introduire çà et là, sournoisement, une inversion, un décalage, une confusion, une courbure, pour accomplir peu à peu leur œuvre : un jour, au début de l'hiver, sans plan, sans direction, incompréhensible et monstrueux.

Mais il est encore trop tôt, la porte de la rue vient à peine d'être déverrouillée, l'unique personnage présent en scène n'a pas encore recouvré son existence propre. Il est l'heure où les douze chaises descendent doucement des tables de faux marbre où elles vien-

ment de passer la nuit. Rien de plus. Un bras machinal remet en place le décor.

Quand tout est prêt, la lumière s'allume...

Un gros homme est là debout, le patron, cherchant à se reconnaître au milieu des tables et des chaises. Au-dessus du bar, la longue glace où flotte une image malade, le patron, verdâtre et les traits brouillés, hépatique et gras dans son aquarium.

De l'autre côté, derrière la vitre, le patron encore qui se dissout lentement dans le petit jour de la rue. C'est cette silhouette sans doute qui vient de mettre la salle en ordre ; elle n'a plus qu'à disparaître. Dans le miroir tremblote, déjà presque entièrement décomposé, le reflet de ce fantôme ; et au-delà, de plus en plus hésitante, la kyrielle indéfinie des ombres : le patron, le patron, le patron... Le Patron, nébuleuse triste, noyé dans son halo.

Péniblement le patron émerge. Il repêche au hasard quelques bribes qui surnagent autour de lui. Pas besoin de se presser, il n'y a pas beaucoup de courant à cette heure-ci.

Ils'appuie des deux mains sur la table, le corps incliné en avant, pas bien réveillé, les yeux fixant on ne sait quoi : ce crétin d'Antoine avec sa gymnastique suédoise tous les matins. Et sa cravate rose l'autre jour, hier. Aujourd'hui c'est mardi ; Jeannette vient plus tard.

Drôle de petite tache ; une belle saloperie ce marbre, tout y reste marqué. Ça fait comme du sang. Daniel Dupont hier soir ; à deux pas d'ici. Histoire plutôt louche : un cambrioleur ne serait pas allé exprès dans la chambre éclairée, le type voulait le tuer, c'est sûr. Vengeance personnelle, ou quoi ? Maladroit en tout cas. C'était hier. Voir ça dans le journal tout à l'heure. Ah oui, Jeannette vient plus tard. Lui faire acheter aussi... non, demain.

Un coup de chiffon distrait, comme alibi, sur la drôle de tache. Entre deux eaux des masses incertaines passent, hors d'atteinte ; ou bien ce sont des trous tout simplement.

Il faudra que Jeannette allume le poêle tout de suite ; le froid commence tôt cette année. L'herboriste dit que c'est toujours comme ça quand il a plu le quatorze juillet ; c'est peut-être vrai. Naturellement l'autre crétin d'Antoine, qui a toujours raison, voulait à toute force prouver le contraire. Et l'herboriste qui commençait à se fâcher, quatre ou cinq vins blancs ça lui suffit ; mais il ne voit rien, Antoine. Heureusement le patron était là. C'était hier. Ou dimanche ? C'était dimanche : Antoine avait son chapeau ; ça lui donne l'air malin son chapeau ! Son chapeau et sa cravate rose ! Tiens mais il l'avait hier aussi la cravate. Non. Et puis qu'est-ce que ça peut foutre ?

Un coup de chiffon hargneux enlève une fois de plus sur la table les poussières de la veille. Le patron se redresse.

Contre la vitre il aperçoit l'envers de l'inscription

« Chambres meublées » où il manque deux lettres depuis dix-sept ans ; dix-sept ans qu'il va les faire remettre. C'était déjà comme ça du temps de Pauline ; ils avaient dit en arrivant...

D'ailleurs il n'y a qu'une seule chambre à louer, si bien que de toute façon c'est idiot. Un coup d'œil vers la pendule. Six heures et demie. Réveiller le type.

– Au boulot flemmard !

Cette fois il a parlé presque à haute voix, avec aux lèvres une grimace de dégoût. Le patron n'est pas de bonne humeur ; il n'a pas assez dormi.

À dire vrai il n'est pas souvent de bonne humeur.

Au premier étage, tout au bout d'un couloir, le patron frappe, attend quelques secondes et, comme aucune réponse ne lui parvient, frappe de nouveau, plusieurs coups, un peu plus fort. De l'autre côté de la porte un réveille-matin se met à sonner. La main droite figée dans son geste, le patron reste à l'écoute, guettant avec méchanceté les réactions du dormeur.

Mais personne n'arrête la sonnerie. Au bout d'une minute environ elle s'éteint d'elle-même avec étonnement sur quelques sons avortés.

Le patron frappe encore une fois : toujours rien. Il entrebâille la porte et passe la tête ; dans le matin misérable on distingue le lit défait, la chambre en désordre. Il entre tout à fait et inspecte les lieux : rien de suspect, seulement le lit vide, un lit à deux personnes, sans oreiller, avec une seule place marquée

au milieu du traversin, les couvertures rejetées vers le pied ; sur la table de toilette, la cuvette de tôle émaillée pleine d'eau sale. Bon, l'homme est déjà parti, ça le regarde après tout. Il est sorti sans passer par la salle, il savait qu'il n'y aurait pas encore de café chaud et en somme il n'avait pas à prévenir. Le patron s'en va en haussant les épaules ; il n'aime pas les gens qui se lèvent avant l'heure.

En bas, il trouve un type debout qui attend, un type quelconque, plutôt miteux, pas un habitué. Le patron passe derrière son bar, allume une lampe supplémentaire et dévisage le client sans aménité, prêt à lui cracher à la figure que, pour le café, c'est trop tôt. Mais l'autre demande seulement :

– Monsieur Wallas, s'il vous plaît ?

– Il est parti, dit le patron marquant un point quand même.

– Quand ça ? fait l'homme un peu étonné.

– Ce matin.

– Ce matin à quelle heure ?

Un regard inquiet vers sa montre, puis vers la pendule.

– Je n'en sais rien, dit le patron.

– Vous ne l'avez pas vu sortir ?

– Si je l'avais vu sortir, je saurais à quelle heure.

Une moue apitoyée souligne ce succès facile. L'autre réfléchit quelques instants et dit encore :

– Alors vous ne savez pas non plus quand il rentrera ?

Le patron ne répond même pas. Il attaque sur de nouvelles bases :

– Qu'est-ce que je vous sers ?

– Un café noir, dit l'homme.

– Pas de café à cette heure-ci, dit le patron.

Bonne victime décidément, petite figure d'araignée triste, perpétuellement en train de reconstituer les lambeaux de son intelligence fripée. Comment peut-il savoir d'ailleurs que ce Wallas est arrivé la veille au soir dans cet obscur bistro de la rue des Arpenteurs ? Ça n'est pas catholique.

Ayant joué pour l'instant toutes ses cartes le patron ne s'intéresse plus à son visiteur. Il essuie ses bouteilles d'un air absent et, comme l'autre ne consomme rien, il éteint les deux lampes l'une après l'autre. Il fait bien assez jour maintenant.

L'homme est parti en bredouillant une phrase incompréhensible. Le patron se retrouve au milieu de ses débris, les taches sur le marbre, le vernis des chaises que la crasse rend un peu collant par endroits, l'inscription mutilée contre la vitre. Mais il est la proie de spectres plus tenaces, des taches plus noires que celles du vin troublent sa vue. Il veut les chasser d'un geste, mais en vain ; à chaque pas il s'y bute... Le mouvement d'un bras, la musique de mots perdus, Pauline, la douce Pauline.

La douce Pauline, morte d'étrange façon, il y a bien longtemps. Étrange ? Le patron se penche vers la glace. Que voyez-vous donc là d'étrange ? Une contraction malveillante déforme progressivement son visage. La mort n'est-elle pas toujours étrange ? La grimace s'accroît, se fige en un masque de gargouille, qui reste un moment se contempler. Ensuite un œil se ferme, la bouche se tord, un côté de la face se crispe, un monstre encore plus ignoble apparaît pour se dissoudre lui-même aussitôt, laissant la place à une image tranquille et presque souriante. Les yeux de Pauline.

Étrange ? N'est-ce pas la chose la plus naturelle de toutes ? Voyez ce Dupont, comme il est beaucoup plus étrange qu'il ne soit pas mort. Tout doucement, le patron se met à rire, d'une espèce de rire muet, sans gaîté, comme un rire de somnambule. Autour de lui les spectres familiers l'imitent ; chacun y va de son rictus. Ils forcent même un peu la note, s'esclaffant, se bourrant les côtes à coups de coude et se donnant de grandes tapes dans le dos. Comment les faire taire maintenant ? Ils sont en nombre. Et ils sont chez eux.

Immobile devant la glace le patron se regarde rire ; de toutes ses forces il essaye de ne pas voir les autres, qui grouillent à travers la salle, la meute hilare, la légion déchaînée des petits pincements de cœur, le rebut de cinquante années d'existence mal digérée. Leur vacarme est devenu intolérable, concert horrible de braiments et de glapissements et tout à coup, dans le silence soudain retombé, le rire clair d'une jeune femme.

– Au diable !

Le patron s'est retourné, tiré du cauchemar par son propre cri. Il n'y a là, bien sûr, ni Pauline ni les autres. Il promène un regard fatigué sur la salle qui paisiblement attend ceux qui vont venir, les chaises où s'assoieront les meurtriers et leurs victimes, les tables où la communion leur sera servie.

Voilà Antoine ; ça commence bien.

– Alors, tu sais la nouvelle ?

Pas même un signe de tête en guise de réponse. Il n'est pas commode ce matin, le patron. Allons-y tout de même.

– Un nommé Albert Dupont, assassiné hier soir, là, juste au bout de la rue !

– Daniel.

– Quoi, Daniel ?

– Daniel Dupont.

– Mais non, Albert je te dis ; c'est juste là...

– D'abord personne n'a été assassiné.

– Ça, c'est fort ! Qu'est-ce que tu en sais toi, sans jamais bouger de ta boîte ?

– On a téléphoné d'ici. La vieille bonne. Leur ligne était dérangée. Blessure légère au bras.

(Pauvre crétin qui sait toujours tout.)

– Oui, ben il est mort ! Regarde le journal : mort je te dis.

– Tu as un journal ?

Antoine cherche dans les poches de son pardessus, puis il se rappelle :

– Non, je l’ai laissé à ma femme.

– Alors ça va, insiste pas : il s’appelle Daniel et il n’est pas mort du tout.

Il n’a pas l’air content Antoine. Il reste là à se demander ce qu’il pourrait produire de plus convaincant qu’un ricanement ironique, mais le patron ne lui en laisse pas le temps.

– Tu bois quelque chose, ou bien tu fous le camp ?

Le conflit va probablement s’envenimer, quand la porte s’ouvre à nouveau et livre passage à un individu réjoui, rond et gesticulant, à peu près en loques.

– Bonjour les gars. Dites donc, j’ai une devinette pour vous.

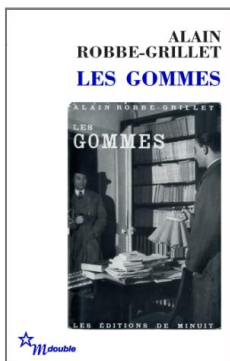
– Ça va, on la connaît, dit Antoine.

– Non mon gars, fait le débonnaire sans se troubler, tu la connais pas. Personne la connaît. Personne, t’entends ? Un vin blanc, patron !

À en juger par la mine du bonhomme, elle doit être véritablement fameuse sa devinette. Pour qu’on n’en perde pas un mot, il la détaille comme s’il faisait une dictée :

– Quel est l’animal qui, le matin...

Mais personne ne l’écoute. Il a déjà bu un coup de trop. Il est drôle, évidemment, mais les deux autres n’ont pas le cœur à la plaisanterie : il s’agit entre eux de la vie d’un homme !



Cette édition électronique du livre
Les Gommès d'Alain Robbe-Grillet
a été réalisée le 16 février 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321862).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707324139